

soutenir les victimes d'un pays totalitaire, il me donne finalement raison », soupira Raymond Aron.

Mais il ne suffisait pas de dénoncer le communisme. Encore fallait-il instruire à l'envers le procès qu'il intentait contre les valeurs des démocraties occidentales. Sinon rien n'était joué. Car l'on peut fort bien cesser d'être « pour » (pour Marx, l'Union soviétique ou la Chine) tout en restant « anti » (Occident).

Michel Foucault (mais aussi Jean Baudrillard) qui venait pourtant de rompre avec le maoïsme, illustre bien cette ultime mésaventure : début 1979, il saluait dans la révolution khomeiniste l'apparition « d'une nouvelle spiritualité ». Car « on ne s'y révoltait pas seulement contre l'impérialisme ou le capital, mais contre l'Occident dans son acception culturelle globale », écrit encore Pascal Bruckner.

Une partie de l'intelligentsia entreprit alors de faire le ménage dans les

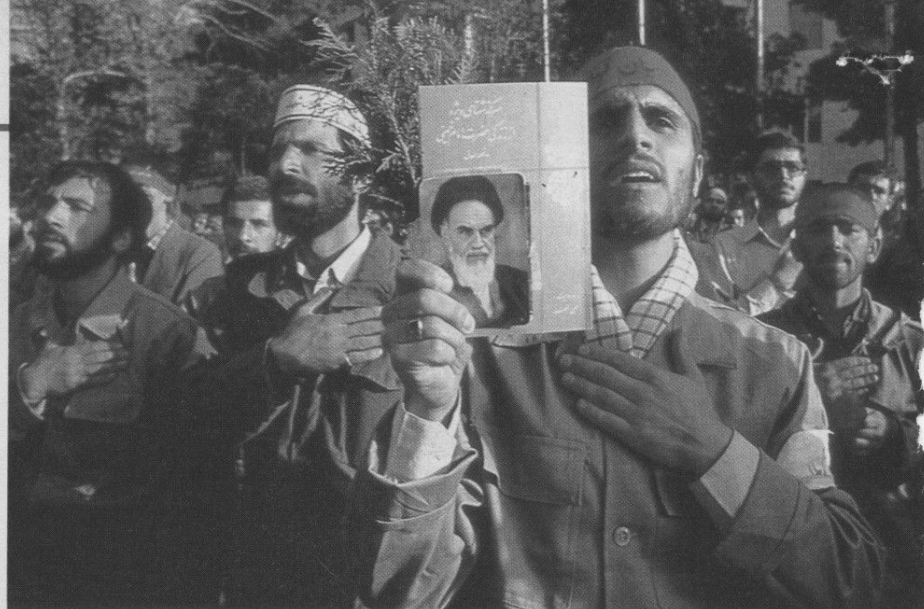
valeurs et retourna aux valeurs sûres des classiques, Hobbes, Locke ou Tocqueville (lire « *L'âme désarmée* » d'Allan Bloom). Honteusement, ou de manière ouverte, elle devint aronienne. D'où ce « silence des intellectuels » que déplorait Max Gallo en 1981 : désormais, ils ne montaient

plus aux tribunes pour soutenir systématiquement les « bonnes causes » de la gauche.

Mais la masse des clercs se replia sur ce que Bernard-Henri Lévy appelle « une pensée délibérément modeste et plate : l'idéologie des droits de l'homme ». Morale politique dite « d'extrême urgence », selon la formule de Bernard Kouchner (« Médecins du monde »), mais en réalité d'extrême indigence. Toute l'action, toute la réflexion politique de ce « scoutisme amélioré » se réduisant au seul souci de « sauver les corps », et de répéter « qu'il n'y a pas de bons et de mauvais morts ». Or, commente Bernard-Henri Lévy, « entre une victime de la Kolyma et la victime d'un accident du travail, il n'y aurait pas de différence ? »

Morale immorale au demeurant puisqu'elle aboutit à englober dans une même condamnation démocraties, régimes autoritaires et totalitarisme, un passage à tabac dans un commissariat français et la déportation au goulag d'un dissident.

Ce condensé de la « platitude mini-



Scène du fanatisme ordinaire en Iran. Le philosophe Michel Foucault fut un temps fasciné par la « nouvelle spiritualité » du khomeinisme.

maliste » devint une sorte de consensus, que reflète par exemple la vogue dont jouit un temps Amnesty International. Et Bernard-Henri Lévy lui donne un nom : le « Sartron », sorte de « bouillabaisse » éclectique entre la pensée de Sartre et celle d'Aron.

Lévy oublie de dire qu'Aron luttait toute sa vie contre le « Sartron » et défendit la hiérarchie des valeurs politiques que voici : d'un côté, et tout en bas de l'échelle, le totalitarisme (communiste aujourd'hui) ; de l'autre, les « régimes autoritaires » (dictatures de droite) et les démocraties, qui ont un certain nombre de valeurs communes ; plaçant tout en haut de l'échelle les démocraties libérales.

Le « Sartron » est bel et bien devenu l'idéologie de rechange de la gauche. Sa dernière incarnation : SOS-Ra-

cisme, dont Lévy est lui-même un des guides spirituels.

Il s'élève aujourd'hui, avec Alain Finkielkraut, contre la confusion des valeurs. Car, de nos jours, le Vrai, le Bien, le Beau sont devenus des mots presque obscènes. Tout a sombré dans le relativisme : à chacun sa vérité ou, selon le tout dernier cri de la mode, à chacun sa culture.

Tout culturel, fourre-tout où la « culture rock » et Mozart, « un emballage de Saint-Gobain et une page de Saint-John Perse » (Lévy), « une paire de bottes et Shakespeare » (Finkielkraut) sont élevés à la même dignité d'« objets culturels ».

Au nom d'un certain universalisme, et sous peine d'être accusé de racisme, l'Occident est sommé de devenir « une société polyculturelle ».

La société spectacle

« En voulant jouer les saltimbanques pour reconquérir une crédibilité en miettes, les hommes politiques ont transformé leur combat en vaudeville, ce qui leur fait perdre, en plus, leur légitimité. Cette confusion des valeurs qui sonne le glas des « maîtres à penser » a fait éclore une nouvelle tribu : celle des « communicants » devenus nos « maîtres à vivre. »

Ce diagnostic sévère et désabusé est porté par Alain de Sédouy et Pierre Bouteiller dans le préambule de leur ouvrage : « Les voix de la France ». Ils ont interrogé vingt-deux « divas » de la communication. Le monde de la chanson et des variétés : Eddie Barclay, Pierre Delanoë, Yves Montand, Léo Ferré, Guy Bedos ; des animateurs des ondes : Claude Villers, Yves Mourousi ; des journalistes : Philippe Couderc, Jean-François Kahn ; d'an-

ciens ministres de la Culture, Michel Guy, Jack Lang, Françoise Giroud ; des cinéastes et producteurs : Boisset, Autant-Lara, Yves Robert...

Deux constatations : la première, c'est que les intéressés n'ont pas grand-chose à dire sur le problème posé par leurs questionneurs. Ils parlent plus volontiers de leur carrière ou de leurs problèmes professionnels. Pierre Cardin n'émet pas l'ombre d'une réflexion. Coluche a mis ses deux visiteurs à la porte. Le Luron était déjà mort.

L'unique ébauche d'analyse vient de Jack Lang : le passage de la politique et des « maîtres à penser » au spectacle est la conséquence du changement de véhicule médiatique, dit-il. La télévision est d'ailleurs désignée spontanément par la plupart comme la grande responsable du phénomène.

La seconde constatation, c'est qu'une majorité se dégage pour condamner la confusion. Seuls ou presque, Philippe Sollers, pour des raisons tactiques, et

